Administrateur-Délégué-Gérant
O. RANDOLET

Administration, Impressions et Annonces, Tél. 10.47
35, Rue Fontenelle, 35

Adresse Télégraphique : RANDOLET Havre

Le Petit Havre

ORGANE RÉPUBLICAIN DÉMOCRATIQUE

Le plus fort Tirage des Journaux de la Région

REDACTEUR EN CHEF
J.-J. CASPAR - JORDAN
Téléphone : 14.90
Secrétaire Général : TH. VALLEE
Rédaction, 35, rue Fontenelle - Tel. 7.60

ANNONCES

AU HAVRE..... BUREAU DU JOURNAL, 112, boulevard de Strasbourg.
A PARIS..... L'AGENCE HAVAS, 8, place de la Bourse, est seule chargée de recevoir les Annonces pour le Journal.
Le PETIT HAVRE est désigné pour les Annonces Judiciaires et légales

ABONNEMENTS

	TROIS MOIS	SIX MOIS	UN AN
Le Havre, la Seine-Inférieure, l'Eure, l'Oise et la Somme.....	4 50	9 00	18 00
Autres Départements.....	6 00	11 50	23 00
Union Postale.....	10 00	20 00	40 00

On s'abonne également, SANS FRAIS, dans tous les Bureaux de Poste de France

SOTTISES CALOMNIEUSES

Belges et Allemands. -- Les Responsabilités.
La Politique du Roi Albert

Nos lecteurs liront avec intérêt l'important article qui suit que M. Jean Barry, président de l'Association des Journalistes Libéraux de Belgique, a bien voulu écrire à leur intention et qui renferme des textes inédits en France.

Nous sommes heureux de saisir cette occasion pour saluer en lui, bien cordialement, tous nos confrères de la presse belge qui ont suivi le gouvernement dans son transfert provisoire en notre ville.

Aucun journal de Belgique n'a voulu s'exposer à subir la censure allemande; ils ont donc tous suspendu leur publication; de plus, pour que leurs machines ne servent pas à l'ennemi, on les a rendus inutilisables. Ce sera l'honneur des journalistes belges d'avoir, par leur exil volontaire, pris leur large part des maux de leur nation.

C.-J.

Il faut savoir ce que l'on dit de nous, à l'étranger, en Allemagne surtout. Nous, enseignants nous donnons en ce moment la presse germanique, et quelle leçon sera, pour ceux de nos compatriotes que la fourberie allemande avait fini par enguier, la lecture de l'article que voici, publié le 4 octobre dans les Dernières Nouvelles de Munich. Cet article reproduit et commente une diatribe de la Gazette de Francfort aussi adoucescive que calomnieuse.

Il tend à faire passer le roi Albert pour une sorte de sombre Machiavel jouant en Europe un rôle néfaste.

Mais voici le morceau, qui ferait hausser les épaules et sourire en d'autres temps. On verra que les journalistes allemands et même bavarois poussent la bravoure et la galanterie jusqu'à attaquer notre reine vénérée, l'admirable Elisabeth de Bavière elle-même. L'article est intitulé: « La politique du Roi Albert ».

« Dès avant la guerre on savait parfaitement en Allemagne que le roi des Belges et son gouvernement s'étaient associés complètement à la politique de la triple entente. Sur le sol belge, les armées françaises et anglaises auraient trouvé tout l'appui désirable. Pas la moindre résistance n'aurait été offerte à une invasion de la Belgique par ces armées; au contraire tout était préparé pour leur faciliter la tâche.

« Heureusement, le gouvernement allemand savait à quoi s'en tenir quant aux dispositions des Belges et il a agi avec promptitude et décision à l'égard d'un voisin qui était prêt à ouvrir sa maison à nos ennemis tandis qu'il nous interdisait le passage. De nombreux faits connus depuis lors ont permis de reconnaître le bien fondé du jugement porté par l'Allemagne sur la politique des Belges. Nous ne citerons que l'appel fait aux officiers français environ huit jours avant l'ouverture des hostilités, les préparatifs sur les voies ferrées et dans les places fortes, toutes mesures prises pour faciliter la marche des Français, et beaucoup d'autres détails encore.

« Lorsque les Allemands, montant bonne garde, eurent par leur énergie fait échouer nos ces préparatifs, faits en vue d'une attaque de flanc contre les troupes impériales, le roi appela l'Angleterre à l'aide, et offrit son armée pour marcher contre nous, alors que des officiers français et peut-être même des troupes françaises se trouvaient déjà sur les lieux. Et l'Angleterre saisit au vol la violation de la neutralité belge comme prétexte d'une intervention décidée depuis longtemps.

« La trahisire et les mensonges passés et présents de nos ennemis sont excellemment mis en relief par un article de la Gazette de Francfort, apparemment rédigé d'après des documents nouveaux. Voici :

« La Gazette de Francfort reçoit d'une source que ses attaches officielles et ses relations personnelles permettent de considérer comme bien informée des renseignements qui jettent une lumière nouvelle sur les agissements du roi des Belges avant et pendant la guerre.

« Paris réussit à gagner le roi Albert au projet franco-anglais. Son confident, dans ces pourparlers, était le général Joubert, d'origine allemande pourtant mais germanophile avéré. Plus tard intervint aussi lord Curzon ex-vice-roi des Indes, dans la propriété d'un quel que soit actuellement les enfants royaux.

« Aussi bien à Paris qu'à Londres, le roi avait donné à entendre qu'il ne partagerait pas les idées de Léopold II quant à l'attitude de la Belgique à l'égard de la France et de l'Angleterre, mais qu'il faisait siennes ses préoccupations en matière coloniale. C'est ici que commencent les pourparlers. Le roi eut assez de peine à rallier ses ministres aux idées nouvelles. Il n'y réussit qu'au printemps 1914 et une sorte de convention militaire fut conclue avec la France et l'Angleterre.

« En même temps, le roi Albert, comme agent de la Triple-Entente, essaya de fonder une Union des petits Etats pour isoler la Triple-Entente de l'Allemagne et l'Autriche. Il est curieux de constater que la Hollande fut tout de suite méfiante et cette circonstance fit échouer tout le projet.

« Lorsque, fin juillet, la situation s'aggrava, le ministre belge recula devant la responsabilité imminente. Sans consulter ses ministres, le roi Albert envoya au roi d'Angleterre la dépêche dont le texte était déjà convenu avec lord Curzon, pour demander que la neutralité belge fut protégée.

« Depuis le début, la reine était au courant des plans du roi. Jusqu'ici, elle n'a pas eu un mot de blâme pour les terribles mauvais traitements infligés notamment à des jeunes filles allemandes sans défense à

Bruxelles et à Anvers. Par contre, la Reine a pris sur elle de remettre au ministre Vandervelde, qui partait pour l'Amérique, une lettre autographe destinée à faire impression sur le président Wilson. Dans cette lettre, les « atrocités » commises par les Allemands en Belgique sont décrites de façon approfondie.

Les Dernières Nouvelles de Munich ajoutent :

« Tel est l'article de la Gazette de Francfort. Si ces renseignements sont exacts dans tous leurs détails, le roi des Belges a contrevenu à ses devoirs de la façon la plus grossière, devoirs qu'il avait assumés comme souverain d'un Etat neutre. Le roi avait donc tout le premier fait bon marché de la neutralité de son pays, en se faisant l'instrument des desseins de la triple entente, et en concluant même avec elle une convention militaire.

« Comme nous l'avons déjà dit, on savait avant la guerre que le gouvernement belge et le roi pratiquaient une politique inspirée par la triple entente et l'Allemagne avait pris ses mesures en conséquence. Mais si l'on en est arrivé à ce point que le roi Albert a associé sa personne et son pays directement à la triple entente, comme allié, il n'existaît même plus l'ombre de la neutralité trompeuse de la Belgique et pour l'Allemagne, toute raison tombait de s'inquiéter encore de lettres mortes.

« Avec sa politique, le roi a attiré sur la Belgique une misère sans fin. Et en fin de compte, le pays fourvoyé se trouve à être, de conseillers ne peuvent plus lui être d'aucune utilité et il est même douteux qu'ils le veuillent sérieusement. Car pour eux la Belgique n'a été qu'un moyen d'atteindre leur but, et comme ce but n'a pu être atteint, le sort de la Belgique est au fond, cordialement indifférent à la dignité triple entente.

« En publiant cette infamie, la Gazette de Francfort s'est simplement souvenue de cette maxime célèbre : « Mentez ! mentez ! Il en restera toujours quelque chose ».

Rien n'égale, en effet, le ridicule de ces affirmations, sinon leur grossièreté. Si elles avaient été émises de bonne foi, elles prouveraient simplement la prodigieuse ignorance et la naïveté de leur auteur, car il ne faut rien connaître des institutions nationales belges pour prêter au roi un rôle aussi absurde et personnel; il faut ne rien savoir de la prudence, de la circonspection de notre souverain pour lui attribuer des initiatives aussi dangereuses pour la Belgique.

Pour avoir une idée exacte de la bonne foi allemande, il suffit de faire remarquer que la même Gazette de Francfort, accusait il y a deux mois le roi Albert de n'être qu'un solveur, entièrement sous la coupe du wallon de Broqueville (1). Si notre confrère voulait bien se mettre d'accord avec lui-même ?

« Et pour démolir entièrement cet échafaudage de mensonges, il suffirait d'ajouter que l'entente anglo-belge, à en croire les dernières révélations allemandes basées sur les feuilles faites dans les dossiers du Ministère de la guerre, date de 1906, époque à laquelle régnait Léopold II.

Mais reprenons point par point l'article allemand non pour les Belges, mais pour tous ceux que les calomnies allemandes pourraient abuser.

Tout était préparé pour recevoir les armées anglaises et françaises ? Première grave « erreur » qu'il est aisé de redresser, puisque le 5 août, l'Angleterre a offert à la Belgique de débarquer son corps expéditionnaire à Ostende et à Zee-Brugge, et que le gouvernement a dû, à son grand regret, décliner l'offre, les ports en question n'étant pas dragués à profondeur suffisante pour recevoir les transports. Il fallut plus de six semaines de travaux de jour et de nuit pour mettre ces ports en état. Preuve évidente qu'il n'y avait aucun accord d'aucune sorte.

Du côté français, pas le moindre reproche à nous faire non plus. Il est inutile d'apporter ici le moindre argument, le monde entier sachant, par les documents diplomatiques publiés, que la France offrit dès le premier jour cinq corps d'armée à la Belgique. Si ces corps d'armée n'arrivèrent point jusqu'à notre première ligne de défense Watve -- Hamme-Mille -- Tirlemont -- Diest, c'est à la suite de circonstances sur lesquelles il y aura lieu de revenir plus tard. Dans tous les cas, si un accord quelconque avait existé, quel doute un instant que les armées allemandes auraient payé beaucoup plus cher encore le passage de la Meuse !

L'article parle d'un appel fait, huit jours avant la guerre, à des officiers français. Quelle est cette histoire ? Quel est cet appel ? Qui l'a lancé ? En quels termes ? On demande instamment à connaître cet appel.

Tout le reste ne vaut pas un mot de riposte. Ce n'est pas même fameux au point de vue de l'imagination et les confrères allemands qui résidaient à Bruxelles et auxquels nous serions les mains nous devons être beaucoup. Ils auraient pu facilement cocher un peu leur roman chez la portière.

Pour ce qui est du projet d'une union des petits Etats, nous ne savons si le roi Albert caressa quelque rêve à ce sujet. Celui-ci fut agité dans la presse belge, il est vrai. Il est vrai aussi que l'accueil trouvé pas nos idées ne fut pas très chaleureux, ni en Hollande, ni ailleurs, car les autres Etats neutres se rendaient parfaitement compte que nous étions beaucoup plus exposés qu'eux et que nos risques étaient dix fois plus grands. Jamais il ny eut cependant, de ce côté, ni un mot, ni un geste du roi.

Nous ne ferons pas à la Gazette de Francfort l'honneur de répondre à ses attaques

(1) Notez que M. de Broqueville est un flamand pur sang élu par un arrondissement exclusivement flamand !

LA GUERRE

87^e Jour de Guerre

COMMUNIQUÉS DU GOUVERNEMENT

Paris, 28 Octobre, reçu à 17 heures.

Au cours de la journée d'hier, les attaques allemandes dans toute la région entre Nieuport et Arras ont été beaucoup moins violentes.

Nous avons maintenu partout nos positions.

Nous avons continué à progresser au Nord et à l'Est de Ypres. Nous avons également réalisé quelques progrès entre Cambrin (au Sud-Ouest de La Bassée) et Arras.

Il se confirme de plus en plus que les pertes allemandes en tués, blessés et prisonniers ont été considérables dans la région du Nord.

Sur la rive droite de l'Aisne, les Allemands ont tenté, de nuit, une offensive très violente, dans la région de Craonne, sur les hauteurs du Chemin-des-Dames; ils ont été repoussés.

En Voëvre; nos troupes ont continué leur avance dans les bois entre Apremont et Saint-Mihiel, et dans le bois Le Prêtre.

En Russie

Au Sud de Varsovie, la bataille s'étend de Rawa au confluent de la L'janka avec la Vistule, sur un front de cent kilomètres.

Dans la région au Nord-Est de Rawa,

les Russes ont infligé aux Allemands de grosses pertes.

Des combats acharnés se produisent dans les bois entre Kozienice et Radom.

En Galicie

Les Russes ont progressé au Sud de Sambor. Ils ont entouré, dans la vallée encaissée du Pedbuj, la 38^e division de honved avec des éléments de Landsturm et les ont décimés complètement, leur prenant 20 canons et un nombreux matériel.

Prusse Orientale

Les tentatives partielles de contre-offensive allemande en Prusse Orientale ont échoué.

Paris, 23 heures, reçu à 1 h. 20 du matin.

En Belgique, deux attaques de nuit ont été tentées par l'ennemi dans la région de Dixmude; elles ont été repoussées.

L'effort allemand, sur le front Nieuport-Dixmude, paraît s'enrayer.

Notre offensive continue au Nord d'Ypres.

Entre La Bassée et Lens, nous avons progressé légèrement.

Sur le reste du front, rien à signaler.

Chronique Belge

AU CONGO BELGE

Brillants Succès des Troupes belges

Lorsque l'Allemagne eut déclaré la guerre à la Belgique, elle donna immédiatement l'ordre à ses troupes d'attaquer le Congo-Belge, notamment de s'emparer des postes situés sur le lac Kivu. Atteints à l'improviste par des forces supérieures nos soldats durent céder.

Ce ne fut pas pour longtemps. Aujourd'hui nous sommes arrivés par l'intermédiaire de l'inspecteur d'Etat Tombour, gouverneur général du Katanga, la nouvelle que le commandant Henry a infligé une sévère défaite aux Allemands à Kisegani sur le lac Kivu, c'est-à-dire en territoire allemand.

La partie du Congo Belge que les troupes allemandes avaient envahi ont donc été évacuées, sinon ces troupes sont capturées.

Kisegani, poste allemand situé à environ une demi-heure de la frontière belge était fortifié par un boma ou fortin entouré d'un mur très épais surmonté et précédé de fil de fer barbelé.

Les Allemands avaient précisément en train de construire un fort en béton armé à Kisegani. Ils n'auront pas eu le temps de le terminer.

Le commandant Henry qui était à la tête des troupes belges est un vétéran des campagnes africaines. C'est lui qui commandait, il y a une dizaine d'années les troupes qui vinrent à bout des Batetios rebelles. L'extrême mobilité et l'activité prodigieuses dont il fit preuve au cours de cette campagne lui valut des indigènes le surnom de « Bwana Ndeko » le blanc-oiseau.

Nos troupes sont donc bien commandées. Elles sont aussi remarquablement entraînées. Nos soldats du Katanga et du Kivu ont presque tous été au feu. Certaines compagnies du Kivu ont été en exécution pendant plus d'une année. Quant aux troupes du Katanga elles sont considérées comme les plus solides et les mieux entraînées de la Colonie.

Presque tous nos hommes ont le fusil Mauser. Certains ont le Combain, une arme qu'on peut comparer au fusil Gras. Elles disposent de plusieurs batteries d'artillerie, des Nordfeldts de 47 principalement ainsi que des mitrailleuses tirant des balles de 11 mm. et de fusils mitrailleuses. Deux compagnies cyclistes font partie des troupes du Katanga. Il n'y a pas de cavalerie, la nature du sol et le manque de routes, ne permet pas l'usage de chevaux.

Rutshuru, Nya-Lukamba et Uvira, postes-frontières belges, sont fortifiés au moyen de redoutes avec de l'artillerie.

Plusieurs pelotons de volontaires blancs ont été formés au Katanga. De leur côté, les Allemands ont levé plusieurs compagnies de colons parmi les résidents blancs, principalement du Kilimandjaro.

La région du Kivu, qui tire son nom du lac Kivu, est une des plus pittoresques du monde. Les huit volcans qui entourent Rutshuru, le chef-lieu du district, sont admirables. L'un d'entre eux, le Karisimbi, s'élève à 4,800 mètres au dessus du niveau de la mer. Le Nukeno, extrêmement tourmenté et qui a la forme d'une racine de dent, atteint 4,600 mètres et est d'une sauvagerie splendide.

Le lac Kivu, lui-même aux bords escarpés, est à 1,600 mètres d'altitude. Il a 100 kilomètres de longueur du Nord au Sud sur 30 de large. L'île belge de Nkwidwi, dans le lac Kivu, renferme près de 30,500 habitants.

Les populations des environs du lac Kivu sont dominées par les Watuzis, race guerrière de très haute taille. On estime que les Watuzis possèdent environ 2 millions de têtes de gros bétail.

Une attaque des Allemands sur Albertville, tête de ligne du chemin de fer des Grands-Lacs sur le lac Tanganika, a été facilement repoussée par l'artillerie belge qui a bombardé les troupes allemandes qui occupaient une île en face de ce poste.

En Afrique comme en Belgique les troupes belges se couvrent donc de gloire.

M. POINCARÉ AUX ARMÉES

Bordeaux, 28 octobre.

Le président de la République désirant rendre visite à l'armée aussi souvent que les devoirs de sa charge et la présidence du Conseil des ministres le lui permettent a quitté Bordeaux dans la soirée pour retourner au milieu des troupes, accompagné jusqu'à Paris par le ministre des finances et le ministre des travaux publics.

Il sera rejoint à Paris par le ministre de la guerre qui se rendra avec lui sur le front.

Le déplacement du président durera sans doute huit jours.

UNE DÉCLARATION DE M. FALLIÈRES

Bordeaux, 28 octobre.

M. le président Fallières, interviewé par un rédacteur du journal La France du Sud-Ouest, a déclaré qu'à son avis la guerre sera très longue et qu'elle ne fait que commencer. Il faudra des mois et des mois pour abattre l'Allemagne, mais la France n'est nullement découragée par cette perspective. Elle a acquis une vertu nouvelle, la constance dans les efforts.

« Certes, oui, nous vaincrons, affirme M. Fallières, car indépendamment des ressources matérielles et morales inépuisables nous avons le concours de la Russie et de l'Angleterre, dont l'Allemagne éprouvera à ses dépens la puissance et la ténacité, et nous avons aussi le concours de la Belgique et de la Serbie. Nous avons en outre l'appui moral de toute l'humanité éprise d'idéal et de liberté ».

M. le président Fallières exprima son admiration pour les Belges luttant pour l'honneur, pour le respect de la parole donnée.

« Quel exemple pour le monde ! dit-il. Devant cette Allemagne sauvage, et son kaiser ivre d'orgueil, le Droit ne tombera pas, la France ne périra pas, dus-ions-nous sacrifier le dernier homme, et si l'on doit appeler l'arrière-ban je suis prêt à partir. Mais pour le pays tout entier il ne peut y avoir qu'un mot d'ordre : Confiance, confiance absolue ! »

Les Correspondances Militaires

Bordeaux, 28 octobre.

An Conseil des ministres, MM. Briand et Sarraut, penchés dans la matinée, ont rendu compte de leur voyage.

Le gouvernement a envisagé ensuite les moyens propres à assurer une plus grande sûreté dans la transmission des correspondances militaires. Il projette de confier au posteier central militaire jusqu'aux vaguesmètres des régiments.

Les Prisonniers Autrichiens

Pétrograd, 28 octobre.

On mande de Kiev que le nombre des prisonniers autrichiens amenés dans cette ville depuis le commencement de la guerre dépassait mardi cent mille hommes.

Les Austro-Hongrois ont besoin de renforts

Rome, 28 octobre.

Les journaux de Vienne annoncent la nomination probable, après gérison, du général Aulenberg au commandement en chef des opérations contre les Serbo-Monténégrins.

Si la nomination du général Aulenberg est confirmée, ce serait certainement le signe que l'autorité militaire austro-hongroise projette un changement radical dans la conduite des opérations en Bosnie.

Des renforts seront demandés à l'Allemagne sur le front russe afin de distraire des forces pour les employer sur le théâtre méditerranéen de la guerre.

LA PROPAGANDE ALLEMANDE

Bâle, 28 octobre.

A la suite de la protestation des intellectuels allemands, une ligue a été fondée à Berlin sous le nom de « Kulturband », c'est-à-dire « Ligue de la civilisation ». Elle compte parmi ses membres les plus éminents représentants de la science et des arts de l'Allemagne. Son objet est de répandre dans les pays neutres des nouvelles sur la guerre favorables à l'Allemagne.

Un Navire français devant Ostende

Londres, 26 octobre.

Un destroyer français approchant d'Ostende a été brusquement stoppé par des mitrailleuses allemandes installées sur la côte. Le contre-torpilleur répondit par quelques obus, dont un se logea au rez-de-chaussée de l'hôtel Majestic. Trois officiers allemands furent tués.

Ayant terminé sa reconnaissance, le contre-torpilleur s'éloigna.

Le commandant allemand à Ostende arrêta aussitôt le personnel de l'hôtel Majestic, sous prétexte qu'il avait fait des signaux, et placarda une affiche ordonnant à tous les Anglais de quitter la ville immédiatement.

L'ATTITUDE DE LA GRÈCE

Rome, 28 octobre.

Le Corriere della Sera a interviewé M. Venizelos. Le ministre affirme que la Grèce désire rester absolument neutre. Toutefois l'alliance avec la Serbie l'oblige, si un casus fœderis se présentait, à une assistance armée. Dans une telle éventualité, la Grèce tiendrait loyalement ses engagements.

Athènes, 28 octobre.
On annonce que toutes les puissances ont reconnu le bien fondé des raisons imputant au gouvernement hellénique la réoccupation du Nord de l'Épire.

L'OFFENSIVE RUSSSE FAIT DES PROGRÈS

Communiqué officiel

Petrograd, 28 octobre.

Dans un combat de quatre jours, au Sud de la Plica, dans les forêts, les Russes ont défilé complètement les Austro-Allemands.

Entre la Plica et Givatchoff, les Russes ont rompu définitivement, le 26 octobre, la résistance du 20^e corps et la réserve de la garde allemande.

Au centre, après des combats extrêmement acharnés, les Russes se sont établis solidement.

« La gauche, les Russes ont pris d'assaut les positions défensives organisées à Politchna, enveloppant une partie des troupes autrichiennes.

Dans la nuit du 27 octobre, l'ennemi reculait en désordre vers la ligne Edliok-R dom, abandonnant aux Russes des prisonniers et des canons.

En Galicie, la bataille est engagée sur tout le front.

Au Sud de Przemysl, les Russes ont progressé.

En Prusse orientale, l'ennemi a bombardé violemment les positions russes et a opéré, dans la région de B Kalajewo, des attaques répétées qui ont tous été repoussées.

Les succès russes sur la Plica ont une importance considérable.

L'AMIRAL-GANTEAUME est échoué près de Boulogne

Il avait rencontré une mine dans la Manche. -- 2.500 Réfugiés du Nord étaient à bord.

La nouvelle a couru au Havre, mardi, que le steamer Amiral-Ganteaume, de la Compagnie des Chargeurs Réunis, naviguant actuellement pour le compte de l'Etat, avait été torpillé et s'était perdu dans la Manche.

Cette nouvelle n'était pas l'expression de la vérité, car l'Amiral-Ganteaume se trouve actuellement échoué sur la côte près de Boulogne.

Le steamer avait à bord 2.500 réfugiés qu'il transportait de Calais au Havre, lorsque, lundi après-midi, à 12 milles du Cap Gris Nez il rencontra une mine flottante qui lui occasionna une forte voie d'eau.

L'Amiral-Ganteaume fut alors rencontré à ce moment par le steamer Queen, de la South Eastern and Chatham Company.

Affolés, de nombreux passagers s'étaient déjà jetés à la mer. Une quinzaine se noyèrent, tandis que d'autres furent écrasés entre le steamer en perdition et le Queen, lorsque celui-ci accosta.

Voici d'ailleurs le récit de ce naufrage recueilli par M. Donald Wylie, du Daily Mail, qui se trouvait à bord du Queen :

« Nous avions quitté Boulogne à 4 heures, lorsque une demi-heure après nous aperçûmes le steamer français qui faisait des signaux de détresse. Des hommes et des femmes montaient dans les mâts et le gréement pour faire des appels. Lorsque nous approchâmes, nous entendîmes les cris d'effroi de tous ces malheureux qui se croyaient voués à la mort. Aussi la panique était grande parmi eux. Plusieurs se jetèrent à la mer à notre approche pour venir vers nous. Six hommes avaient réussi à mettre un peu d'eau à la mer, mais les lames le firent chavirer. Trois des occupants furent noyés sous mes yeux.

« Avec difficulté nous réussîmes à accoster et cette manœuvre produisit même un heurt assez violent entre les deux navires. Une agitation extraordinaire régna sur le pont de notre navire français où les 2.500 passagers étaient entassés pressés des cris. Ceux qui n'avaient pas attendu l'accostage, une quinzaine environ, furent victimes de leur imprudence.

« De nombreux passagers, au risque de se rompre le cou, sautèrent à bord du Queen, tombant les uns sur les autres, pile-mêlée, à moitié fous de frayeur. Dans cette bousculade il y eut de nombreux blessés.

« L'équipage et les passagers du Queen se mirent à l'œuvre pour sauver ces malheureux et leur donner des soins. Nous réussîmes, en outre, à rattraper huit personnes tombées à l'eau.

« Ayant transbordé tous les réfugiés à bord du Queen, nous fîmes route pour Boulogne où nous arrivâmes à 7 heures. Le capitaine et l'équipage de l'Amiral-Ganteaume étaient restés à bord ayant la certitude que le steamer pouvait flotter au moins deux heures encore, ils avaient l'intention de le mettre à la côte.

« Les blessés ont été débarqués à Folkestone et hospitalisés au Pavilion Hotel. Un vingtaines sont gravement atteints. On sera sans l'obligation de couper la jambe de l'un d'eux, tandis qu'un autre aura les deux bras amputés.

« Tous les réfugiés qui pouvaient supporter le voyage ont été dirigés sur Londres. »

TOMMY ATKINS

An sujet de l'origine du nom de Tommy Atkins pour désigner le troupier anglais un correspondant écrit au Times :

« C'est à 1837 que remonte ce sobriquet donné à nos soldats. Au moment de la rébellion de l'Inde, tous les Européens de l'armée anglaise furent répartis en compagnies et s'y rendant, ils rencontrèrent un soldat du 32^e régiment (infanterie légère du duc de Cornwall

La Bataille sur l'Yser

La bataille qui s'est livrée sur les rives de l'Yser et qui poursuit à l'heure où nous écrivons ces lignes, paraît devoir être un des plus violents de la guerre.

Ce combat, cependant, a un intérêt tout particulier. Le correspondant militaire du Times, dont l'autorité est nettement établie, reconnaît, ces jours-ci, que cette bataille avait été prévue, dès le début de l'année, par les Allemands, et qu'ils l'ont conduite dans l'attente de la rencontre de l'Yser, se jouant, un par la grave.

Les journaux anglais nous apportent des détails sur la plus récente phase de la bataille. Il y avait ce matin 2.500 cadavres d'Allemands dans le canal de l'Yser, écrit le correspondant du Daily Mail, après le combat de la nuit. La plupart y avaient été poussés à la tonne. L'eau était encore teintée de sang.

D'autre part, les rues de Dixmude étaient jonchées de morts.

Ces seuls faits donnent une idée de la violence du combat, de l'attaque désespérée des Allemands et de la résistance éprouvée des nôtres.

La nuit fut infernale, embrasée par les feux d'artillerie et la fusillade. En quelques endroits, les adversaires se trouvaient face à face et se précipitaient, les uns et les autres, dans les eaux du canal.

Les Allemands avaient reçu l'ordre de rompre les lignes côtières qui occupent un de leurs officiers qui fut capturé à la nuit tombante.

Le canal doit être traversé ce soir, dit-il en ce qui est des milliers d'hommes, prescrivant un ordre supérieur.

Et les Allemands firent de leur mieux et ne purent faire davantage. Une fois de plus, ils ont eu un échec.

L'attaque manqua, non pas parce que l'ennemi n'obéit pas littéralement à l'ordre donné, mais parce qu'il n'avait été commandé. Mais c'est une fois fait, les choses tourneront mal.

Assaillis par la fusillade, déchaînés par les obus, ils eurent encore contre eux les batteries qui les poussèrent vers le canal et ils se noyèrent.

La principale route qui va de Bruges à Neufport fut aux mains de l'Yser en deux points.

Au-dessus de ces deux routes et dans l'espace compris entre elles, les Allemands prononcèrent une vive attaque contre la ligne des alliés.

En même temps des forces attaquèrent Dixmude en venant de la route de Loko. Dans la boucle de la rivière étaient placés des mitrailleuses opérant sur deux côtes.

L'artillerie canonna, posée près des bois de Coukelaer, mais ce ne fut pas, à proprement parler un combat d'artillerie, plutôt un combat au fusil, au revolver et à l'arme blanche.

Les Allemands s'élançant sur les ponts, ils furent arrêtés par des centaines d'hommes sous le feu croisé des mitrailleuses. Cependant les alliés ne purent tenir devant la ruée.

Les Allemands coururent alors tout droit sur les tranchées belges. Et le combat fut terrible. Bâtonnets et revolvers firent un massacre effroyable. Les soldats belges se servaient même de leur fusil comme d'une cognée. On se prit tout un au pont Saint-André, abattant son homme avec une assurance parfaite, et poursuivant cette assomade à coups de crosse, jusqu'à ce qu'une balle vint l'abattre à son tour.

Environ 5.000 Allemands, dit-on, passèrent l'Yser. A peine quelques-uns purent le dépasser. Ceux du Nord et du Nord-Est de Dixmude — probablement 2.000 — furent reçus par l'infanterie et la cavalerie belges, qui combattirent avec une bravoure superbe et combattirent l'ennemi à regarder le canal à la poignée de la baïonnette.

Environ 3.000 fantassins allemands entrèrent dans Dixmude et tièrent la nuit quel que temps. Mais une pluie d'obus tomba sur la place. Les Allemands furent pris dans un véritable réseau de fer et de mitraille qui les anéantit. Les derniers fugitifs furent fusillés dans les rues.

La bataille s'arrêta dimanche matin. Des morts et des blessés étaient partout. Dixmude avait l'aspect d'un cimetière où les morts entassés attendaient l'ensevelissement.

Dans les bois voisins, cependant, des Allemands se cachèrent encore. Ils tiennent la position sous un feu désespéré et des renforts leur parviennent de s'y maintenir.

Mais il apparaît bien que leur présence ne peut se prolonger. Ils subiront le même sort que les centaines de leurs qui, durant cette semaine, ont traversé l'Yser que pour aller à la mort.

D'autre part, le Daily Mail a reçu de divers correspondants ces détails complémentaires.

Une force ennemie importante s'est avancée le long de la côte sous les drapeaux de l'armée de l'Yser et dimanche matin. Ces Allemands travaillaient à faire des tranchées quand ils furent pris en enfilade par les canons des mortiers britanniques et anéantis.

Aucune bataille n'a été aussi violente pendant la guerre que l'attaque des troupes belges sur l'Yser par les Allemands.

S. période la plus chaude se déroula mercredi.

Une contre-attaque des Belges, un nombre de 800 hommes, fut repoussée avec violence, mais les grosses pertes furent, dans l'ensemble, pour les Allemands. Les Belges ont évidemment souffert, cependant leurs pertes ne sont pas comparables à celles de l'ennemi.

Rarement, les officiers allemands ont poussé à ce point leurs masses et si délibérément rempli les trous énormes que causa le feu de l'adversaire.

Les troupes anglaises ont été engagées très chèrement près d'Ypres où les pertes reçues et infligées furent considérables.

Du Times : Nord de France, 26 octobre : Je suis informé de bonne source qu'une brigade allemande a été complètement anéantie hier dans sa marche le long de la côte, entre Neufport et Middelkerke, par le feu des monitors et autres bateaux de guerre.

Amsterdam, 28 octobre. Le Telegraph apprend de Sluis que la bataille qui s'est actuellement livrée dans la Flandre occidentale est très acharnée.

Les obus des navires de guerre font de grands ravages dans les rangs allemands.

Les canons ennemis installés à Neufport et à Ostende répondent.

Les Allemands ont traversé encore l'Yser à plusieurs reprises, mais ils ont été repoussés par l'artillerie et les mitrailleuses.

La bataille entre Dixmude-Ypres et tout le long de l'Yser reste encore incertaine.

LA TERRE TREMBLE

Luques (Italie), 27 octobre. Un tremblement de terre a été ressenti hier dans la matinée. Il s'est étendu à la province entière.

Des monuments et des maisons se sont écroulés.

Il y a eu trois blessés.

BEFORT BELFORT

Une Visite des Travaux de Défense de Belfort

Des circonstances spéciales ont permis à un de nos confrères de se rendre compte, de visu, de la puissance des formidables travaux de défense de Belfort.

Voici le récit qu'il a fait de sa visite :

J'ai eu l'occasion de parcourir la région sur laquelle ils ont été édifiés et ma conviction est faite ; la guerre finira sans que les Allemands s'en soient rendus maîtres.

Il y a en France deux places fortes principales : Verdun et Belfort. Elles sont aussi puissamment défendues que l'autre. Or, en vain que les Allemands ont attaqué Verdun, l'armée du kronprinz s'est brisée contre les forts de la place et contre ceux de la Digue du Nord et Verdun souffrit vaillamment un bombardement qui dura depuis des semaines. A Belfort, le même succès attend l'armée allemande qui aurait à en faire le siège.

La prise de Liège et de Namur avait prouvé l'efficacité de la grosse artillerie allemande. La chute d'Anvers est venue la confirmer avec éclat, il faut le reconnaître. Mais ces forteresses sont simplement restées sur la défensive pure, et, contre les mortiers de 28 ou de 42, elles ne pouvaient résister longtemps. A Belfort, on ne se contentera pas, si l'attaque annoncée, mais peu probable se produit, de bien autre que d'importantes manœuvres, l'artillerie ennemie, on pourriva une vigoureuse défense active admirablement préparée depuis longtemps.

Une place forte ne vaut pas seulement par les forts qui l'entourent ; elle vaut surtout, à l'heure actuelle, par ses travaux de défense avancés et par le contingent de troupes dont elle dispose. Or, sous ce rapport, aucune place forte n'est mieux armée. L'organisation de la défense a commencé en août 1913 et elle se poursuit sans arrêt. Nous ne parlerons pas des forts eux-mêmes, qui sont munis d'une puissance et de noyades artillerie capable de répondre efficacement aux gros mortiers allemands. Nous nous bornons à parler des ouvrages exécutés depuis le début de la guerre. C'est inimaginable ce qui a été fait. Tous les villages qui entourent la vaillante citadelle ont été transformés en autant de petites forteresses. Ce sont partout des tranchées profondes, bien armées, une succession de tranchées, des abris souterrains, des lignes de pieux pointus fichés en terre, des espaces couverts d'un réseau inextricable de fil de fer barbelé, qu'il serait en quelque sorte impossible de franchir, même après un débâcle du terrain par une canonnade prolongée.

De côté de l'Est, surtout, ces ouvrages sont multiples et variés. Le terrain n'est que peu propice aux évolutions de la troupe, est occupé de canaux qui permettent l'inondation rapide de tout ce pays plat, où les routes sont étroites, peu nombreuses, et où les sapeurs du génie auraient tout fait de rendre impraticables en cas de nécessité.

Mais à cela ne se bornent pas les obstacles qui arrêtaient l'agresseur. On a placé partout des batteries puissantes, bien dissimulées, qui peuvent balayer des espaces étendus et coopérer efficacement avec l'artillerie des forts.

La grosse artillerie impuissante

Ces ouvrages improvisés sont plus importants qu'on ne pourrait le supposer. Il suffit, pour s'en convaincre, de se souvenir de Nancy, ville ouverte, qui fut mise rapidement à l'état de défense et qui est restée inviolée, malgré le vif désir du Kaiser d'y faire une entrée triomphale. L'armée allemande n'a pas réussi à détruire ces fortifications de fortune, qui étaient loin d'atteindre l'importance de celles que les troupes de la défense ont construites autour de Belfort. La grosse artillerie reste impuissante en face de ces forteresses, de ces tranchées, de ces redoutes, qui sont nombreuses pour être dévotement succombées.

Ce n'est pas sans raison que les critiques militaires ont osé dire que les grands forts ont peut-être fait leur temps et qu'il faudra en revenir aux ouvrages de défense plus légers. La bataille de l'Aisne nous a donné une confirmation éclatante de cette opinion ; mais aujourd'hui encore les armées de von Kluck et de von Bülow, après avoir subi cinq semaines d'attaques acharnées et incessantes sur les tranchées creusées en quelques jours où elles se sont terrées.

La multiplicité des ouvrages fortifiés sur le territoire de Belfort rendrait à peu près inutilisable, avons nous dit, le mortier allemand de 420 ; en effet, ce engin ne peut être employé, pour réduire un fort. Il serait impossible de s'en servir pour la destruction de ces ouvrages ; ce serait d'ailleurs un luxe trop coûteux, puisque d'après la Nouvelle Gazette de Zurich, le mortier de 420, qui coûte deux millions et demi de francs, ne peut tirer au total que cent cinquante coups, à raison de soixante mille francs l'un.

Du reste, il est fort douteux qu'il pourrait être amené devant la forteresse française.

Les Troupes acrobates

Les ouvrages de défense dont nous avons parlé n'existent pas seulement à l'Est, mais aussi au Nord, au Sud et même à l'Ouest de la place, qui abrite en outre des troupes très importantes, au dehors de la garnison elle-même. Tous les villages, surtout ceux qui sont situés en dehors des grandes routes, regorgent de soldats animés du meilleur esprit et de la plus active volonté de combattre l'ennemi.

On n'attend pas de nous que nous donnions un chiffre ; mais nous pouvons dire que les forces accumulées sont formidables.

Pourtout on ne rencontre que des cantonnements et lorsque vous circulez dans ces régions, vous êtes arrêtés à chaque instant par des postes qui exercent la plus active surveillance. Au Balon d'Aisne, par exemple, non seulement les hôtels et toutes les fermes et les moulins bicoques abritent des soldats, mais on a construit en outre des baraques en bois et en terre. Toute la région au Nord de Belfort est facile à défendre et jamais les Allemands n'arriveraient à en chasser les Français pour y installer leur artillerie.

Comme on le voit, les nouvelles venues d'outre-Rhin et qu'acquiescent quelques journaux badois et autres, sont de simples mensonges de croquemaites. Il faudrait au bas mot 300.000 hommes de bonnes troupes pour tenter le siège d'une place telle que Belfort. Or, il n'est pas croyable que, dans les circonstances actuelles, l'Allemagne puisse rassembler un pareil effort. On prendrait-elle cette masse de soldats, alors que toutes ses armées de première et de seconde ligne sont aux prises avec les alliés ?

Du reste, en ce moment, les Allemands n'ont en Alsace que quelques bataillons de Landwehr et de Landsturm, qui reculent graduellement devant les troupes françaises.

Les succès dont parlent les journaux créés plus ou moins pour tromper les Français, sont soit solidement installés et pourvus également d'artillerie lourde.

Ils pénètrent assez loin en Alsace pour étendre du côté de Belfort les travaux de défense de la place de Belfort.

La Reprise du Four-de-Paris

L'Utilisation de tous nos Moyens de Combat

Notre tactique avait pour objectif précis l'occupation du Four-de-Paris, qui commande la voie ferrée de Varennes. Or, les Allemands, incapables qu'ils étaient de placer un poste isolé sans retrouver celui-ci massacré le lendemain, renoncèrent d'eux-mêmes à garder le Four-de-Paris et l'avaient pour se replier vers Bourneville.

Nous nous installons sur les positions abandonnées et nous y amenons mitrailleuses, vivres et munitions. De l'endroit, nous évitons vite fait de faire une petite forteresse. La forêt était là, fournissant du bois à l'infanterie, l'imagination de nos ligards, ingénieurs improvisés, se donnaient cours. Mais les trappes, les regards de planches fragiles, barrières, pièges de toutes sortes ; il y en eut pour tous les goûts. ... pas de danger que l'ennemi, même par les sons sombres, se hasardât — comme nous le faisons nous-mêmes — à traverser nos lignes pour aller couper nos voies.

Cependant, une animation insolite se manifestait à l'Est de la forêt. Nos éclaireurs découvrirent bientôt d'importants mouvements sur la route de Clermont à Varennes. A Sainte-Menehould, des renforts étaient arrivés à l'adversaire. Le centre du kronprinz étouffait dans le cercle dont nous l'entourions, s'efforçant de nous repousser vers la lisière des bois. La guerre d'embuscade ne réussissait pas à l'ennemi. Il allait tenter de l'attaque en formations massives.

En effet, des colonnes nombreuses s'avancèrent à travers la forêt, remontant le ruisseau des Merisiers. De l'infanterie seule, car la grosse artillerie prussienne ne pouvait s'aventurer sur un pareil terrain. Au Four-de-Paris, bien à l'abri derrière leurs tranchées, nos ligards attendaient. Sans doute, pensions-nous, l'ennemi venait en nombre pour nous cerner, coupant nos communications, nous prendre par la famille. Mais nous étions prêts à soutenir un siège. Les Allemands ne pouvaient tenir un assaut de front.

Nous nous trompions. Comme les colonnes de bouchon à deux kilomètres du Four, elles prirent leurs formations d'attaque, en masses profondes. Armes comme nous étions de mitrailleuses, pauvres de munitions, nous ne pouvions le soutenir avec joie. Attention aux chausse-trappes ! pensions-nous.

Les Prussiens, cependant, avançaient. Le doigt sur la gâchette, les notes attendaient le commandement. L'ennemi, sans méfiance, s'engageait sur les sentiers minés.

— Feux de salve ! Par peloton, feu !

Les fusils crépèrent. Au même instant, une détonation formidable retentit ; une pluie éclatante illumina le sous-bois. Une odeur de poudre, le bruit d'une masse de terre qui se soulève, celui d'arbres qui craquent et s'écroulent. Nous venions de faire sauter la mine.

A travers la fumée, on aperçut bientôt une colonne ennemie qui se débattait dans un enchevêtrement de poutres et de pierres. Les uns couraient dans des trous jusqu'à mi-corps, possédés de spasmes déchirants. D'autres, affreusement blessés, tentaient de se traîner loin de la fournaise.

L'enceinte de sa première ligne n'était pas l'ennemi. Une nouvelle colonne épaisse suivait derrière : passant par-dessus les morts et les mourants, elle arrivait vers nous.

— Feu ! Feu ! Feu !

Ce fut le tour du mortier à café. A mesure que les Allemands parvenaient à la bonne portée, ils étaient fanchés avec méthode. Une ligne après l'autre s'effondra. Les corps s'amoussaient jusqu'à hauteur d'homme. Cette fois l'ennemi devait reculer. Il recula dans une déroute silencieuse.

Nous restions maîtres du Four-de-Paris. Le jour nous fut employé à arroser de pétrole et à brûler les cadavres restés sur le champ de combat. Il y en avait plus de douze cents.

Les Russes font des Progrès

Pétrograd, 27 octobre.

Les tentatives des Autrichiens, afin d'envoyer l'armée de la garnison du général Brusilov, ont échoué complètement.

Les défilés des Autrichiens, près de Dolina, de Sty et de Podbuge, sont d'autant plus significatives, que les Russes doivent leurs succès aux attaques hardies et droites de leur cavalerie et à la vaillance de leur infanterie, formées après la déclaration de guerre.

Pétrograd, 28 octobre (officiel).

En Prusse orientale nous avons repoussé toutes les attaques de l'ennemi.

La bataille a été patiemment acharnée dans le rayon Jozoff-Raxa, où nous nous sommes emparés d'une partie des positions ennemies.

Nous avons remporté des succès dans la direction Nowo-Alexandria-Zwohlen, où l'ennemi bat en retraite.

Nous avons fait prisonniers 50 officiers et 3.000 hommes. Nous nous sommes, en outre, emparés d'un certain nombre de mitrailleuses et de 8 canons.

Au Sud de Selez, nous avons traversé le Vistule.

Dans la région au Sud de Przemysl, nous nous sommes avancés, en combattant, jusqu'à la ligne de chemin de fer Starostomski-Turka.

Frédéric II contre Guillaume II

On trouve dans les Poésies du philosophe de Sans-Souci, c'est-à-dire de Frédéric II, dont Guillaume II est l'arrière-petit-neveu, un poème intitulé : L'Alte de la Guerre. Nous extrayons d'une publication, faite en 1760, quelques-uns de ces vers qui méritent d'être cités, moins pour leur valeur intrinsèque que pour l'application vengeresse qu'il est permis d'en faire à l'actuel empereur d'Allemagne. Les voici :

Je ne vous offre point Attila pour modèle. Je veux un héros juste, en Dieu, un Marc Aurèle, Un Trajan, des humains et l'exemple et l'honneur, Que la vertu couronne ainsi que la valeur. Tombent tous les héros au front de la Victoire, Plus que de Justice en soi se trouve à l'histoire.

Tout général croit qui pille, qui ravage, Qui permet les excès, qui souffre le carnage, Ent-il même conquis les plus vives tentatives, Voit sa plus beaux lauriers s'éteindre et ses mains. La voix de l'histoire est son laurier.

Obéissant ses exploits, amant sa tyrannie, N'ily qu'un combat pour vaincre les ennemis. De l'Etat de son nom empêche le chaos de Mars, Mais un nuage sombre et obscurci le ciel. Son nom fut effacé au temple de Minerve. De M. de la Roche-Aumont les lamentables voix Répondent sa honte et non ses exploits.

Citations à l'ordre de l'Armée

Gnet, soldat au 121^e régiment d'infanterie :

A continué, après avoir été blessé d'un éclat d'obus à la cuisse, d'exercer ses fonctions d'agent de liaison ; est venu par deux fois dans ces conditions porter des renseignements au chef de bataillon livrés par celui-ci à se reposer, en se joignant à une section de renfort, s'est porté avec cette section sur la ligne de feu, au moment où elle fut engagée.

Ponard, adjudant au 6^e régiment d'artillerie :

Sa batterie venait de subir des pertes sévères et avait notamment perdu l'unique officier capable de commander la batterie. Il a réussi, à l'aide de son énergie et de son sang-froid, à assurer l'exécution correcte de la manœuvre.

Hubert, capitaine au 4^e régiment de génie :

A fait preuve de la plus grande bravoure et du plus grand dévouement dans différentes circonstances. Grièvement blessé le 16 septembre dans une charge à la baïonnette.

Louffe, lieutenant au 14^e bataillon de chasseurs :

Blessé grièvement, est mort en criant : « Vive la France ! »

Marduel, capitaine au 51^e régiment d'artillerie :

A en le bras emporté alors qu'il commandait sa batterie, est mort de suites de sa blessure. Avant fait preuve depuis le début de la campagne d'excellentes qualités de commandant de batterie.

Rongier, capitaine au 51^e régiment d'artillerie :

A réussi à retirer deux pièces de sa batterie placées sous un feu violent d'artillerie. Blessé de deux éclats d'obus et évacué, a repris son service trois jours après.

Thierry, capitaine au 51^e régiment d'artillerie :

N'a pas quitté son poste d'observation lorsqu'il fut atteint par une balle sous un feu violent d'obus. Grièvement blessé, est mort le soir même des suites de ses blessures.

Liengier, lieutenant au 51^e régiment d'artillerie :

A été tué à son poste d'observation alors qu'il continuait à commander sa batterie violemment éprouvée par les obusiers.

Duch-min, lieutenant au 51^e régiment d'artillerie :

Lorsque l'infanterie était obligée de se replier devant des forces ennemies importantes, a conservé en position une section de sa batterie, dépourvue de tout soutien et sous le feu de l'artillerie ennemie. A ainsi préservé le mouvement de l'infanterie ennemie qui s'élevait à 1.000 mètres environ de la batterie et permis le mouvement des avant-trains du reste de sa batterie. A toujours fait preuve depuis le début de la campagne d'un calme et d'un sang-froid admirables.

Vautrin, lieutenant de l'état-major de la 51^e brigade d'artillerie :

En face de deux blessures et de la colonel commandant la brigade ayant été tué, a continué son service pendant trois quarts d'heure, jusqu'à ce que le corps de son chef ait pu être ramené à l'arrière.

Chenu, sous-lieutenant au 51^e régiment d'artillerie :

Malgré deux blessures reçues le 20 août, a continué son service et a été tué le 26 août.

Rey, sous-lieutenant au 2^e régiment d'artillerie :

A été tué d'un éclat d'obus, sur un point particulièrement battu, où il s'était placé pour maintenir, par son exemple, ses hommes dans le devoir. A été frappé au moment où, commandant le tir d'une voie ferrée, il donnait en même temps des soins à un canonnier grièvement blessé, étendu sur ses genoux.

Heurtault, sous-lieutenant ; Fondral, brigadier ; et Berryer, cavalier au 9^e régiment de Hussards :

Étaient en reconnaissance et apercevant une batterie française en danger, ont combattu à pied dans les tranchées abandonnées et s'y sont maintenus jusqu'au départ de la batterie. Le brigadier Fondral ayant été blessé, ont vu le cavalier Berryer, à proximité, se camoufler qui se trouvait sur le point d'être entouré par l'ennemi.

Vignal, médecin auxiliaire au 30^e régiment d'infanterie, et Gastamin, étudiant en médecine, soldat au même régiment :

Ont fait preuve, durant toute la campagne, d'une énergie et d'un dévouement au-dessus de tout éloge, allant sous un feu violent rechercher les blessés, évacuant soigneusement les premiers le front de nos troupes, ne laissant aucun blessé aux mains de l'ennemi.

Gardan, sergent au 14^e bataillon de chasseurs :

En présence d'un ennemi retranché et sur un terrain entièrement découvert, s'est porté à 200 mètres en avant pour aller, avec quatre hommes, relever un de ses chasseurs grièvement blessé.

Gonnier, sergent au 9^e régiment d'infanterie :

A fait preuve, dans la journée du 25 au 26 septembre, d'une grande bravoure et d'une grande énergie.

Drevon, sergent au 9^e régiment d'infanterie :

A sons un feu d'artillerie très violent qui démolissait sa troupe, maintenu les hommes sur le terrain conquis.

Sage, cavalier de 2^e classe au 9^e régiment de Hussards :

Envoyé comme estafette, est tombé dans un poste allemand qu'il a franchi au galop ; ayant eu son cheval tué sous lui, parvint à se dégager, prit son sabre et continuant sa route à pied, remplit complètement sa mission.

Pellion, caporal au 22^e régiment d'infanterie :

A toujours été prêt à se risquer pour remplir des missions périlleuses ; modèle de bravoure et d'énergie.

Rival, cavalier de 1^{re} classe au 9^e régiment de Hussards :

Envoyé en estafette pour porter un renseignement, a eu son cheval tué sous lui ; malgré le feu de l'infanterie allemande, a continué sa route à pied, la nuit, pendant 6 kilomètres, et a accompli sa mission.

Silvaes, caporal au 22^e régiment d'infanterie :

Particulièrement dévoué et courageux, sert d'exemple à sa compagnie sur la ligne de feu.

Marin, chasseur de deuxième classe au 14^e bataillon de chasseurs :

Grièvement blessé au cours d'une patrouille, a continué à marcher en avant sur le terrain afin d'épargner la vie de ses camarades qui venaient l'emporter.

Cecilton, soldat de deuxième classe, brigadier au 30^e régiment d'infanterie :

Son officier ayant été grièvement blessé, l'a passonné le feu, n'a pas voulu l'abandonner, et, malgré une violente fusillade, l'a emporté sur son dos au pas de course, pour le soustraire aux Allemands qui l'entouraient.

La Prise d'un Drapeau

Le Journal l'ouest, d'Angers, publie le récit des circonstances dans lesquelles le drapeau du 6^e pomarais fut pris :

Le 6 d'oct., notre quartier de R... informé qu'un régiment de hussards, appuyé par un bataillon de Landwehr, avait pris position à 13 kilomètres à l'Est, au passage à niveau d'E... décida de surprendre le cantonnement ennemi. Le 7 au matin, une demi-brigade de nos fusiliers marins, après une marche de nuit, cerna les troupes adverses. Celles-ci jugèrent toute résistance inutile, se rendant.

Cette affaire, qui nous laissait maîtres de la voie ferrée, allait nous permettre de tenter un coup de main sur B... Ce bourg, situé à 12 kilomètres de Lassigny, commande les rails de plusieurs directions.

Le 10, le gros de nos troupes portait de Lassigny vers l'Est, par la route départementale. A 6 heures du matin, nous étions en vue de B... comme nous débouchions en face du village, nos fusils étaient chargés, et quelques-uns de nos hommes, lançant mille d'obus dans un assaut à l'arme blanche la vie de nos fantassins, l'état-major donna l'ordre à l'infanterie de se replier vers un bos. Pendant ce temps, nos batteries prenaient position sur la route nationale. Depuis plus d'un mois, le bourg avait été évacué par ses habitants. D'ailleurs nous n'avions pas le choix des moyens. Le village, construit en longueur, présentait en enfilade un merveilleux champ de tir.

Le premier coup d'essai partit, tombant juste sur le château dont le creva la tour. La distance était bonne. Il fut pièces à la fois vomirent les obus. Dans une maison, une grande flamme s'éleva. Puis une autre... Ce fut l'allure de vingt minutes : tout le bourg était en feu. Nos drapeaux, eux, étaient au village, sautant sans pitié les rares ennemis qui avaient pu fuir.

Mais le grondement de nos 75 avait donné l'alarme au gros des forces ennemies. Tandis que nous bombardions le village, un « Turbe » nous avait survolé. Il nous avait survolé avec profit, car soudain un long sifflement bien connu se fit entendre, et à trois cents mètres en avant de nos batteries, un énorme obus allemand tomba, creusant un trou capable d'engloutir une pièce entière, y compris chevaux et canonniers. C'était la grosse « B rha » qui, de G... se mettait en devoir de nous répondre sans danger, incapables que nous étions, avec nos 75, de donner la réplique à plus de huit kilomètres. La pièce devenait dangereuse, nos batteries, rapiécement, obliquèrent sur la gauche.

A ce moment, notre cavalerie, qui venait de s'élancer les fuyards de B